

Le yéniche, une langue méconnue à l'histoire fascinante

Un voyage en monde yéniche pour découvrir une langue oubliée contenant des hébraïsmes et parlée par un groupe ethnique aux origines discutées.

SANDRINE SZWARC HISTORIENNE

Au gré de leurs pérégrinations, les populations juives ont absorbé les langues du monde. Et la pluralité des « parlers » juifs illustre la richesse en même temps que la complexité de leur culture.

De tout temps, la tradition de l'étude impliquait la connaissance de l'hébreu des textes à côté de la langue maternelle (judéo-quelque chose). S'ajoutait celle du pays dans lequel les Juifs vivaient, et, au rythme des frontières fluctuantes, la maîtrise des langues augmentait. Le commerce, ou tout autre métier qui nécessitait des voyages, accroissait leur pratique. C'est ainsi qu'ils ont souvent été polyglottes aussi bien en monde ashkénaze qu'en monde séfarde : parler plusieurs langues était un facteur d'échanges, un atout économique et un élément de survie. Quels que fussent leur profession ou leur échelon social, du petit commerçant à l'intellectuel, le multilinguisme était affaire courante.

Si les Juifs se déplaçaient, les langues

qu'ils utilisaient ont voyagé avec eux. Il a ainsi existé des langues employées dans le cadre professionnel, et le yéniche en a fait partie. En effet, parmi les métiers exercés en monde ashkénaze, le colportage, la brocante, la friperie ainsi que l'achat et la revente de métaux étaient des secteurs professionnels répandus. Ne pouvant posséder de terres ni acheter un office du fait de leur statut juridique, beaucoup s'y étaient investis.

La langue yéniche a été utilisée par les marchands juifs de ferraille. Elle a circulé en Europe au rythme de leurs pérégrinations commerciales. Très peu étudiée, cette langue n'a pas encore révélé tous ses mystères. Alors d'où venait-elle ? Des conjectures fournissent des éléments de réponse. Certains pensent qu'elle a été assimilée par les communautés tsi-ganes, ashkénazes et même marranes séfarades. En tout état de cause, elle était celle des nomades yéniches, un groupe ethnique que l'on trouvait principalement en Europe occidentale et

dont l'origine demeure incertaine. Ainsi, la langue yéniche est le sociolecte ou cryptolecte des Yéniches, c'est-à-dire de groupes marginalisés qui ont mené depuis le début du XVIII^e siècle une vie nomade ou semi-nomade en Allemagne et dans les pays avoisinants. Leurs descendants qui existent encore de nos jours s'efforcent aujourd'hui d'en savoir davantage sur leurs origines mystérieuses et sur leur histoire, s'interrogeant sur une spécificité qui les distinguerait autant des sédentaires que des Tsiganes. Ils cherchent également à rassembler les vestiges de leur langue secrète. S'ils étaient spécialisés dans la vannerie et la mercerie, les Yéniches comptaient également des ferrailleurs. Ils sillonnaient les villages et proposant à tue-tête de vendre des corbeilles, d'aiguiser des couteaux ou encore de récupérer des peaux de lapin, avec leur phrasé si caractéristique.

Lehm
(Pain)
Le'hem
comme en hébreu.

Improprement, du fait de leur vie nomade, ils ont été assimilés aux Roms dont ils ne font pas partie. En Allemagne, en Alsace-Lorraine, ou en Suisse principalement, ils ont prospéré. Bon nombre de villageois alsaciens ont ainsi eu l'occasion de croiser des Yéniches, appelés aussi «Tsiganes blancs», du fait de leur type occidental. Bien que faisant partie du «paysage local».

Plusieurs thèses expliquent leurs origines, dont une selon laquelle les Yéniches proviendraient de groupes de commerçants itinérants juifs. Cette explication se base sur les hébraïsmes de la langue yéniche et sur l'existence de similitudes non négligeables dans les noms de famille des deux communautés. Chez les Juifs comme chez les Yéniches, on trouve des patronymes comme Weiss, Adler, Stein, Baumgarten, Koch, Zimmermann, Mintz, Meyer, etc. Il est probable que des mariages interculturels ont introduit ces noms juifs dans la communauté yéniche. Mais on constate tout de même qu'il n'y a aucune famille de religion juive dans la communauté yéniche, et aucune famille yéniche n'a perpétué les traditions juives. Pourtant, des Yéniches revendiquent aujourd'hui leurs origines juives en quête d'un passé à reconstituer. Comme Yohanan Ben Avraham qui nous précise que les Yéniches savent très peu de choses sur leurs origines parce que notamment «les anciens ne bavardent pas beaucoup». De la même manière, le Yéniche Louis Siegler pense qu'il descend d'une famille juive ashkénaze. Sa grand-mère s'appelait Élisabeth Adler et son grand-père Jakob Siegler. «Ma grand-mère échangeait avec beaucoup de commerçants juifs de Metz», nous dit-il. Il nous précise que «pendant les guerres, il valait mieux être catholique. Je sais que beaucoup des nôtres ont été dans des camps de concentration...». D'où ce vœu de silence sur leurs origines. Aujourd'hui, Louis est fasciné par Israël, un pays où il aimerait se rendre. Les Yéniches, des crypto-juifs ashkénazes? Quoi qu'il en soit, le peuple yéniche est issu d'un brassage de cultures européennes. Le peuple yéniche comptait plusieurs nationalités et plusieurs religions. Certaines familles yéniches ont par exemple eu des contacts avec des groupes de commerçants itinérants juifs ou judéo-chrétiens. Les Yéniches sont



Israël-David Szwarc à Livry-Gargan dans les années 1930 sur sa carriole, recherchant ferrailles et shmatot (friperies). Comme son frère Mathis, il parlait le yéniche avec d'autres ferrailleurs.

parfois appelés Mecheros en Espagne. Selon un témoignage, «le peuple yéniche a toujours été juif, mais de religion chrétienne» comme les marranes. Un autre membre de la communauté yéniche actuel de Suisse avance ses origines khazars. Ce peuple turc nomade dont l'élite s'était convertie au judaïsme par convenance politique serait l'ancêtre de nombreuses familles juives ashkénazes, une thèse avancée tout autant discutée. Il est suggéré alors une hypothèse sur le nom du peuple yéniche : en turc, le mot *yeni* signifie nouveau (les nouveaux Khazars), la terminaison en — *ich* aurait pu être ajoutée en terre de langue germanique. Le mode de vie nomade des Khazars aurait été conservé par les Yéniches, ainsi que les nombreux apports de mots hébreux dans la langue yéniche. Au fil des siècles, toutes sortes de vagabonds des pays germaniques, errants, ambulants, manouches, yiddish, auraient pu se greffer aux familles yéniches au fil des pérégrinations et des mariages, ce qui ferait du peuple yéniche un peuple

mixte aux origines diverses, les facteurs social et professionnel étant le véritable socle qui unifiait ce peuple (vannerie, métiers ambulants, itinérance). Un autre Yéniche confie : «En tout cas, ici en Suisse, mais également en Allemagne, on a une ancienne tradition qui dit que nous, les Yéniches, nous sommes les descendants des Lévites ou d'une des douze tribus perdues d'Israël. La seule des douze à être nomade...» Quant aux Yéniches français, ils semblent pour la plupart issus de familles d'origine complètement différente, exception faite de certaines branches alsaciennes qui ont des ancêtres communs avec les Yéniches allemands, comme la famille Ehrenbogen. En Alsace, leur langue était composée du dialecte alsacien avec un vocabulaire typiquement yéniche et des mots empruntés au romani, la langue des Roms. La langue yéniche a certes, comme toute langue, évolué au cours des siècles, mais sa structure est restée la même, comme l'attestent des documents très anciens.

Divers écrits provenant des archives ecclésiastiques, par exemple, des archives de l'évêché de Würzburg, relatent l'existence de Tsiganes blancs en 1247 qui se nommaient eux-mêmes «Yienische». Leur langage se caractérisait par une grammaire allemande et par un lexique dérivé d'idiomes allemands, de l'hébreu, du yiddish et du romani, avec un nombre mineur d'emprunts à d'autres langues européennes comme le français ou l'italien.

**Dibere
(Parler)**

**Diber
comme en hébreu.**

Du point de vue linguistique, le yéniche, par sa structure et son lexique est une variante tardive du «rotwelsch». Ce dialecte était un ensemble de jargons de groupes en marge de la société, souvent itinérants. Les locuteurs du rotwelsch étaient eux-mêmes d'origines très diverses : commerçants ashkénazes parlant yiddish, mendiants, bandits, et nombreux petits artisans et commerçants du Moyen Âge allemand. Ce terme désignant des variantes de l'argot des «classes dangereuses» dans les pays de langue allemande l'a rendu impopulaire. Le mot rotwelsch est d'ailleurs récusé par certains représentants des Yéniches, qui le considéraient comme discriminatoire et inapproprié pour ce qui, à

leur avis, serait une langue propre d'origine plus noble et ancienne. Comme le rotwelsch, le langage yéniche comporte de nombreux hébraïsmes, davantage même que le yiddish. Et les Yéniches alsaciens, suisses et d'Allemagne méridionale revendiquent des ancêtres issus des groupes variés parlant le rotwelsch. Des «passerelles linguistiques» ont également existé entre le yéniche et le yiddish, mais pas seulement. Selon la classification internationale (norme ISO 639-3), le yéniche est considéré comme une langue d'Allemagne associant l'allemand, le yiddish, le roman et le rotwelsch.

Comme nous l'a expliqué le linguiste Bernard Vaisbrot, spécialiste du yiddish, «yéniche» fait penser à un mot yiddish qui signifie «la langue des autres», c'est-à-dire celle qu'employaient les marginaux. Mais l'étymologie du mot «jenisch» fait l'objet d'autres hypothèses, la première est celle des racines yiddish ou hébraïques (de jônêh «frauduleux», ou de jedio «science, connaissance»), l'autre de la racine tsigane džan — («savoir, connaître») en romani : la langue yéniche serait donc la langue de ceux «qui savent», c'est-à-dire des initiés. Cette hypothèse semble se confirmer. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le mot «jenisch» a été adopté dans les documents officiels et dans la littérature criminologique comme de «gaunerisch» ou «jaunerisch» (voyou), tandis qu'en argot ce mot est attesté avec le sens de «savant, intelligent» et comme auto-désignation des locuteurs et de leur parler. Le mot «jenisch» est attesté une autre fois en 1714, dans un texte qui cite l'expression «jenische Sprach» (langue yéniche), pour désigner celle de criminels ou de gens de mauvaise vie. Selon ce document ancien, ce langage argotique qu'ils étaient les seuls à employer leur servait à mieux cacher des populations parmi lesquelles ils vivaient leurs secrets et

leurs actes répréhensibles. Elle a évolué pour devenir celle des échanges pour commercer. Il fallait en effet une langue commune entre vanneurs, rémouleurs, ferrailleurs et fripiers qui pourrait nommer les choses, même si la syntaxe était mal définie.

Avec les communautés juives d'Europe, les Yéniches partagent les persécutions et les déportations par les nazis et leurs collaborateurs pendant la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de familles yéniches vivent dans la mémoire de l'extermination de leurs aïeux. Des Stolpersteine, les pavés de mémoire, sur lesquelles figurent des noms de Yéniches ont été notamment posées à Tuttlingen. Au cours de la réflexion critique sur les souffrances vécues par les Yéniches à l'époque du nazisme et, de manière différente, en Suisse jusqu'aux années 1970 où ils n'étaient pas en odeur de sainteté, la langue yéniche a joué un rôle important dans les tentatives de construire ou de récupérer une identité

culturelle et linguistique de ce qui, dans cette perspective, apparaît comme le peuple yéniche. En 1997, le yéniche a même été reconnu en tant que «langue minoritaire sans territoire» de la Suisse. Aujourd'hui, le jargon yéniche n'est utilisé que dans certains endroits isolés, comme les quartiers pauvres de Berlin, Münster, des villages de l'Eifel et Luxembourg et seuls les anciens en Alsace ou en Suisse connaissent encore quelques termes.

La langue yéniche, si elle continue d'exister en 2022, est en voie d'extinction, absorbée par les autres langues environnantes. Pourtant, le peuple yéniche défend sa culture, celle d'un des derniers peuples nomades d'Europe occidentale.

Le yéniche s'écrit en caractères latins. Il a existé de rares auteurs comme Peter Paul Moser (1926-2003) ou Venanz Nobel (1956 —) de langue yéniche car la langue était plus parlée qu'écrite. ■

Si dans le calendrier hébraïque la semaine commence le dimanche, après le repos du chabbat, il en est de même chez les Yéniches dont les jours de la semaine ressemblent étrangement au yiddish :

Yom olef (dimanche)
Yom bes (lundi)
Yom Gimel (mardi)
Yom Dolet (mercredi)
Yom He (jeudi)
Yom Wof (vendredi)
Yom Sohim (samedi)